

Les métamorphoses du Phénix Extrait

Nadine Ltaif

Number 29, Summer 1986

L'exil

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15288ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Ltaif, N. (1986). Les métamorphoses du Phénix : extrait. *Moebius*, (29), 41–44.

NADINE LTAIF

Les métamorphoses du Phénix
(extrait)

Et je suis partie,
et de rien,
en emportant ma peau.

Alors j'ai lu
le conte de l'oie dans les Mille et Une Nuits
et j'ai lu et j'ai vu
la vie sans vie qui nous entoure
car **vous** le savez, **vous** l'avez toujours su,
Shéhérazade raconte au roi la misère, la misère, rien
d'autre que la misère;
mais comment vous avouer
que mon inspiration vient d'ailleurs
que je ne suis pas d'ici, même si j'aime un loup
à Montréal, et que ma langue vient d'ailleurs et que
l'écriture est d'ailleurs, que mon rythme à moi
n'est pas celui de l'hiver, mais que ma passion pour
vous me fait changer de langue,
et je parle et je raconte, comme une femme arabe
à une autre femme arabe, comme une oie à une paonne
hospitalière, raconte et raconte, les malheurs et les
malheurs, et ma frayeur des fils d'Adam.

Oui, ma Dame, il y a des histoires que Sidon raconte en français, mais elle les avait racontées un jour en d'autres langues,

car le vent a soufflé les contes, a traversé les déserts, le vent a apporté à mon corps le feu nécessaire à ma passion de raconter,

et j'ai eu des nourrices, non pas une ou deux, mais trois et quatre et cinq, qui ont cultivé mes désirs comme mes mémoires, et arrosé mes nuits qui foisonnent aujourd'hui sous vos yeux, de rêves et d'histoires vécues,

mille et une langues a parlé ma langue, mille et une voix me lèvent et me portent vers vous. Une bouche aujourd'hui se libère, car elle n'a peur de rien ni de mourir. Elle n'a rien à perdre. Une voix seule me reste pour lutter et survivre, et pour vous séduire ô roi.

Car je suis l'oie, l'oie des Mille et Une Nuits, et mon coeur palpite à l'approche du lion, du lion du désert, que j'implore, et que je vais rencontrer pour nous libérer du fils d'Adam, le Rusé, le perfide, car le poète dit de lui :

«Il vous fait goûter d'un miel qu'il a au bout de la langue et vous prend de biais comme un renard.»

O roi, roi, roi des bêtes sauvages, apaise la frayeur qui soulève le coeur d'une faible oie; montre que tu es le roi et débarrasse la terre du fils d'Adam, le Malin; et le lion fut un lionceau, et le lionceau un chien,

voilà la parole de la reine de la nuit, qui regarde Salomon et dit :
ô Salomon, ô Soleil,
je suis autant, reine du matin.

Alors...

alors j'ai lu,
l'Histoire de la Reine de Gérard de Nerval,
vu et lu,

une huppe qui ne quittait pas la Reine.
 Et que faisait-elle cette petite dans
 cette histoire?

Une petite,
 comme Doniazade ô ma soeur, qui garde les yeux
 ouverts, pour que le roi y lise l'horreur,
 une huppe,
 qui chez Nerval
 fuit Salomon et ses mains rouge-gorge et ses mains
 or-sang,
 vole au-dessus d'un arbre
 comme au sommet d'une Reine et refuse
 de redescendre,
 car elle est témoin, mémoire et temps,
 car elle vit la guerre du Liban,
 et ne vit rien d'autre depuis,
 partout où elle fut.

Elle fuit la guerre
 et le pays ancestral aux mentalités ancestrales;
 fuit
 comme Fleur de Grenade,
 mère de Sourire de Lune,
 cet autre conte de Sirènes;
 fuit son passé ô roi
 et vient s'immoler devant toi,
 comme ta propre mémoire qui se réveille,
 comme une gifle, une fleur qui tache la vue.
 Comment trouver autre chose en moi que du sang,
 une grenadine peut-être, mais lourde, de plus en
 plus lourde, logée dans les histoires comme dans les
 voitures piégées de Beyrouth, in Beirut, la bouche
 affreuse des Mille et Une Nuits que je vous raconte,
 comment donc séduire quel roi?
 car les Sirènes de ma bouche ont cette
 voix de bronze et ce sourire d'acier,
 sont à l'Université Américaine
 et sont armées jusqu'aux dents.

